

## NOTE SUR LA FÊTE DE *ACHOURA* A RABAT

*Achoura* est une des quatre grandes fêtes du Calendrier musulman. Elle a lieu le 10<sup>e</sup> jour du mois de Moharem, premier mois de l'année, et correspond sensiblement à notre jour de l'an<sup>1</sup>.

Les prescriptions orthodoxes relatives à la célébration de *Admira* se réduisent à peu de chose :

Il est recommandé de jeûner un jour ou deux à l'occasion de *Y Achoura*, à l'exemple du Prophète. Un jeûne d'un jour, la veille de la fête est généralement observé à Rabat.

Il est également recommandé d'être particulièrement charitable à l'occasion de la nouvelle année. Théoriquement, chaque musulman doit prélever le 1 % de son revenu pour être distribué aux pauvres. Sans suivre strictement cet usage, les notables de Rabat dispensent cependant de larges aumônes, durant la période qui va du 1<sup>er</sup> au 10 du mois de Moharem.

Aux yeux des lettrés, deux seules fêtes sont capitales parce que d'institution divine : l'Aid-el-Fitr ou Aid Seghir, et l'Aid-el-Kebir; le Maoulid ou Mouloud vient en troisième lieu, puis enfin *Y Achoura* qui jouit d'une simple tolérance.

Cette dernière fête est cependant éminemment populaire dans l'Afrique du Nord et les manifestations auxquelles elle donne lieu sont ou complètement étrangères à l'orthodoxie, ou même sévèrement réprochées par elle.

Ces manifestations sont en effet presque en totalité des débris des antiques coutumes saisonnières, des races qui forment encore l'énorme majorité ethnique de ce pays ; de même que l'islamisme n'a pas modifié le type physique de l'indigène, de même il ne semble pas avoir touché sensiblement à son vieux fonds de croyances et de rites.

Ces débris d'anciens usages, dont quelques-uns sont communs à l'humanité tout entière, sont restés solidement implantés dans la masse du peuple. Dans les villes, les lettrés s'indignent ou sourient de manifestations auxquelles ils ne prennent plus part

i. Cependant, pour le populaire, le véritable jour de l'an marocain est le 1<sup>er</sup> janvier de l'année Julienne : Ennair. Les indigènes disent volontiers : *Achoura*, hia *Admira*; amma ras el aâm dialna houa Ennair (*Aclxura* c'est (simplement) *Admira* ; quant à notre 1<sup>er</sup> de l'an, c'est Ennair).

et où ils voient très nettement de la « jahilia » (paganisme) <sup>1</sup>. Mais les fêtes comme *V Achoura* restent chères aux gens des campagnes, au menu peuple des villes, aux enfants et surtout aux femmes, gardiennes obstinées des traditions.

\*

\*\*

Les coutumes saisonnières berbères ont été profondément disloquées par l'introduction de l'islamisme dans l'Afrique du Nord.

Les fêtes musulmanes, en effet, correspondant au Calendrier lunaire, ne reviennent pas à des dates fixes et bien déterminées au point de vue saisonnier. Plus exactement, elles font le tour de l'année solaire. Or les Berbères divisaient le temps d'après cette année solaire et le Calendrier Julien est encore exclusivement employé dans le Moghreb, sauf en ce qui concerne la rédaction des actes.

Lors de l'introduction de la religion musulmane dans l'Afrique du Nord, l'élément berbère groupa, comme il était naturel, mais d'une façon forcément arbitraire, quelques-uns des éléments de ses fêtes traditionnelles autour des fêtes principales du nouveau calendrier, qu'avec sa religion, lui apportait le vainqueur. Et ceci explique que des rites semblables soient observés selon les régions, tantôt à *Achoura*, tantôt à PAid-el-Kebir, tantôt à l'Aid Seghir, tantôt enfin aux deux fêtes saisonnières non orthodoxes mais si profondément populaires de Ancera et d'Ennaïr <sup>2</sup>.

*Achoura* n'est donc plus une fête à cérémonies nettement significatives comme elle devait certainement l'être dans l'ancienne Arabie, avant que le Prophète ne l'admît dans l'orthodoxie. Elle est devenue ici un agrégat de rites empruntés à d'antiques fêtes saisonnières, comme en Perse par exemple elle est tout entière consacrée à commémorer la sanglante tragédie de Ker-

1. Le journal *Kl Saada* de Rabat a fait paraître au lendemain de *V Achoura* (n° 11 il du 20 novembre 1915) un article réprouvant sévèrement certaines manifestations de *V Achoura* à Rabat et notamment la sortie en masse des femmes.

2. Doutté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, p. 528. L'étude d'ensemble de *Y Achoura* qui se trouve dans ce volume a été constamment consultée par nous dans la rédaction de cette note.

bela'. En outre, la diversité d'origine des habitants d'une ville où chacun, tout en se mêlant plus ou moins aux réjouissances extérieures, observe en secret les vieilles traditions du coin qui a vu naître ses ancêtres, rend encore plus compliqué l'enchevêtrement des rites qu'on peut observer à l'occasion d'une fête populaire, surtout lorsque ces rites ont perdu, aux yeux de ceux qui les pratiquent uniquement « parce que leur père les pratiquait », toute leur signification primitive.

Enfin, l'arrivée en masse des Européens au Maroc a commencé à faire sentir son influence sur les fêtes, en tant que manifestations extérieures ; en ce qui concerne en particulier la célébration de *YAchoura* à Rabat, nous avons pu remarquer depuis quatre ans de notables changements que nous signalerons au cours de cette étude.

\*

\*\*

Les préparatifs en vue de *YAchoura* commencent dès le premier jour de la lune de Moharem. On procède au nettoyage général des habitations, et ce jour-là les femmes se teignent la tête au henné. On soumet également les enfants à cette opération.

Le 9<sup>e</sup> jour de Moharem, veille de *YAchoura*, les maisons sont de nouveau nettoyées à fond et tout est disposé pour la veillée.

Au repas du soir, on a préparé un keskessou avec la queue (lia) du mouton tué à l'Aid-el-Kebir<sup>2</sup>, salée et séchée à cet usage. La nuit arrivée, avant de manger le keskessou, un feu de paille (chaâla) est allumé au milieu de la cour de chaque habitation. Tout autour de ce feu sont disposées des bougies allumées ; les femmes et les enfants chantent autour du feu en jouant de l'agoual et tous, surtout les enfants, sautent joyeusement à travers la fumée.

Les cendres du feu sacré sont pleines de bénédiction. Elles

1. Le jour de *Y Admira* de l'année de l'Hégire 61 (10 octobre 680 de notre ère), Hosein, fils d'Ali et petit-fils du Prophète, fuyant vers Koufa par suite de la proclamation de l'Ommiade Yezid, fut cerné près de Kerbela et périt avec presque toute sa famille.

2. L'Aid-el-Kebir a lieu le 12<sup>e</sup> jour de *dedou el qada*, c'est-à-dire environ deux mois avant *Achoura*.

3. Agoual, tambourin de forme oblongue.

sont recueillies et on en frotte les yeux des enfants, pour le, garantir de toute maladie.

L'extrémité de la queue qui a servi à préparer le keskessou a été mise de côté. On la fait rôtir sur la « chaâla », et chacun des membres de la famille, si nombreuse soit-elle, en a sa part.

Cette « chaâla » de *VAcboura*, débris de quelque antique fête solsticiale, semble avoir nettement marqué, à l'origine, le passage entre deux périodes bien distinctes de l'année : celle du déclin et celle du renouveau de la nature. Il est en effet considéré comme néfaste pour une famille, de voir naître un enfant la veille de *VAcboura*, avant que la « chaâla » n'ait été allumée : lui, son père ou sa mère mourront dans l'année. Mais dès que le feu de paille a été allumé, le nouveau-né est le bienvenu et accueilli avec les transports de joie ordinaires.

D'autre part, l'habitude de manger, la veille de *YAclwura*, la queue du mouton sacrifié à l'Aid-el-Kebir, semble être le résidu d'un ancien rite agraire.

C'est en effet une idée commune à presque tous les peuples primitifs que l'esprit du grain réside dans un animal, et parfois dans la queue de cet animal<sup>1</sup>. Quel était pour les populations primitives de l'Afrique du Nord l'animal qui symbolisait la force de la moisson ? C'est là un point qui n'est point encore élucidé<sup>2</sup>. En tous cas, cet animal devait être probablement tué, et mangé, en totalité ou en partie, en un repas rituel. L'ancien sacrifice annuel ayant été remplacé, lors de l'introduction de l'Islamisme par celui de l'Aid-el-Kebir, il paraît vraisemblable que les anciennes coutumes se soient reportées en partie sur la victime du sacrifice orthodoxe et reparaissent à *Achoura*.

Le repas se prolonge très tard dans la soirée ; outre le keskes-sou on mange, comme d'ailleurs durant toute la fête, de grandes quantités de fruits secs : dattes, amandes, raisins secs, figues et surtout noix.

Quelques-unes de ces noix sont conservées. Lorsque les couches d'une femme seront pénibles, une matrone prendra une poignée de « gargaât el Achour » (noix de *YAchoura*) et les pla-

1. Cf. Krazer, *Rameau d'or*, III, p. 321, 345, 382.

2. La place spéciale que le chacal tient dans le folklore de l'Afrique du Nord, la façon anthropolomorphe dont on parle toujours de lui, semblent faire croire qu'il a peut-être jadis joué ce rôle. A Kalaa (d. d'Oran, près Relizane) on mange rituellement du chacal à certaines époques de l'année.

cera sur le « mejmar » rempli de braise. En s'ouvrant, les fruits faciliteront l'accouchement : « Men qder rebbiou *Y Achoura* » (par le pouvoir de Dieu et de *Y Achoura'*).

On conserve même des coques de noix mangées à *Y Achoura*. On en mêlera un peu aux parfums destinés aux fumigations lorsqu'on sera oppressé sans raison apparente ou que l'on craindra l'influence du mauvais œil.

Après le repas, les femmes qui sont allées au bain dans la journée, se passent le henné. Il ne semble pas qu'à Rabat on suive un rite spécial à cet effet. Le henné se place aux mains et aux pieds comme d'habitude et sans que l'on prononce de formule spéciale.

Puis les femmes préparent le koheul et s'en peignent les yeux, elles se fardent et se parfument.

Parfois on installe des balançoires dans les maisons et grands et petits y passent à tour de rôle.

Nous avons dit plus haut qu'on jeûnait à Rabat la veille de *Achoura*. Ce jeûne est rompu pour le repas du soir, mais l'abstinence sexuelle est de règle dans la nuit qui suit.

Pendant que la joie règne dans chaque maison, les matrones expertes dans l'art de jeter des sorts exercent leurs talents. La veille de *Y Achoura* est en effet le moment propice à la réussite des innombrables pratiques magiques que les indigènes, même lettrés, redoutent tant. C'est par excellence l'heure où réussira le sortilège qui doit attirer à soi le jeune homme dont on désire l'amour ou « attacher » à jamais l'époux infidèle.

Le lendemain dans la matinée, une heure environ avant le lever du soleil, les forgerons, gens toujours mystérieux chez les primitifs, se rendent à leurs boutiques où ils se livrent à des besognes singulières. Ils fabriquent deux talismans qui tirent une grande partie de leur valeur du moment où ils sont fabriqués : « le khatem iseri » (anneau (fabrique à) gauche) et le « jaâbet el hend » (cornet d'acier). Ces deux talismans sont tous deux fabriqués en acier.

Le forgeron est seul dans sa forge. Il se dévêt et doit travailler complètement nu. Il se tient sur le pied gauche, le pied droit levé, prend le marteau de la main gauche, les tenailles de la main droite et, fermant l'œil droit, forge ainsi un petit anneau en acier tordu de gauche à droite.

Le « khatem iseri » préserve des hémorroïdes. Il peut provoquer aussi la stérilité d'une femme avec laquelle on ne désire pas avoir d'enfants.

Le « jaâbet el hend •> est un petit cornet en acier portant un petit anneau de suspension. On le remplit de « fasoukh » ' et on le porte sur soi pour se préserver du mauvais œil.

De bonne heure, les gens viennent chercher le talisman qui a été commandé la veille et qui est payé, selon les moyens de chacun, de i guirch à 2 douros. Nombreuses sont les personnes qui à ce moment, demandent au forgeron un peu de l'eau nauséabonde dans laquelle on refroidit ou on trempe le fer. Cette eau a de nombreuses vertus : elle empêche les maladies, fait engraisser, rend fécondes les femmes stériles et préserve du mauvais œil.

\*

\*\*

Dès l'aurore de *Achoura*, il est bon d'aller se baigner dans l'Océan. Celui qui s'est baigné ce jour-là est sûr de ne pas être malade jusqu'à *Y Achoura* prochaine. Ces baignades dans l'Océan ' devaient être très répandues autrefois. Actuellement, se baignent surtout les personnes qui se croient « mtqfiin » (liées) par un sort.

Lorsqu'une jeune fille, déjà assez âgée, n'a pas encore été demandée en mariage, elle est déclarée « metqfa ». Elle se rend le matin de *Admira*, à l'aurore, au bord de l'Océan, accompagnée de sa mère ou de sa sœur. Elle se déshabille dans le creux d'un rocher et sa compagne lui verse sur la tête l'eau prise à sept vagues successives. A peine est-elle de retour à la maison que voici les « khetabba » ' qui frappent à la porte « men iden allai) ou *Y Achoura* » (par la permission de Dieu et de *Y Achoura*).

On se baigne maintenant surtout chez soi avec de l'eau tirée fraîche du puits. Les « hadjjaj » qui ont pu rapporter de la Mecque des « Zemezmat », petits récipients contenant l'eau du puits « Zemzem » s'oignent de l'eau sacrée et en oignent leur famille.

Le matin de *Y Achoura*, on amène quelquefois les enfants chez les teinturiers. On leur fait plonger le bras droit et la jambe

- i. Pâte fabriquée avec la férule. On l'emploie en fumigations.
- . 2. Personnes chargées d'aller demander une jeune fille en mariage.

droite, respectivement jusqu'au poignet et à la cheville, dans une marmite contenant de la teinture noire. C'est là une excellente précaution contre le mauvais œil, qui restera efficace l'année durant.

\*  
\* \*

A partir de 10 heures du matin, on observe une série de rites et d'interdictions présentant tous les caractères d'un deuil. Ils dureront soit jusqu'à la fin de *Achoura* proprement dite (jusqu'au 13 Moharem au soir), soit jusqu'au 20<sup>e</sup> jour de Moharem.

On ne doit pas travailler durant les trois jours de *Achoura*. Tous les corps de métiers chômaient strictement autrefois. Les exigences de la vie européenne font qu'actuellement cette coutume n'est observée qu'en partie.

On ne se teint pas au henné, on ne blanchit pas les habitations, on ne les lave pas à grande eau, et on ne lave pas le linge, on n'achète pas de charbon, on ne se rase pas et on ne joue pas de la « ghita » (clarinette) ou du « tebeul » (tambourin) jusqu'au 20<sup>e</sup> jour de Moharem.

Les chorfas observent ces prescriptions plus exactement et donnent à ces manifestations le caractère d'un deuil véritable.

Deux autres interdictions plus originales sont observées durant la période qui va du 10<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> jour de Moharem ; on évite soigneusement durant tout ce temps de prononcer le mot « chettaba » (balai). On l'appelle pour la circonstance « mesalha » mot de meilleur augure et d'ailleurs presque exclusivement usité dans d'autres régions.

On n'achète pas de balai. Si cela est toutefois absolument nécessaire, on évite toute discussion avec le marchand au sujet du prix. On prend simplement le balai dans la boutique et on en dépose le prix habituel devant le marchand.

Ce balai ne doit pas pénétrer dans l'habitation par la porte. On le lance dans la cour par-dessus le mur de clôture<sup>1</sup>.

D'autre part, on ne prête et on n'emprunte pas de sel. Durant les périodes telles que *Y Achoura*, période de marge où

**1. Le balai, en contact constant avec le sol où les démons pullulent, est toujours un objet dangereux. C'est une cruelle injure pour une jeune fille de recevoir un coup de balai : elle risque fort de ne jamais être demandée en mariage.**

toutes les forces magiques bonnes ou mauvaises sont en éveil, il faut en effet éviter soigneusement de s'attirer la colère des esprits. Or on sait l'horreur que les démons de toute espèce, et en particulier ceux de l'Afrique du Nord, professent pour le sel \

Quelle est la signification des rites de deuil observés à *Y Achoura* ? Les indigènes répondent sans hésitation qu'ils se rapportent à la mort d'Hossein ; mais si l'on compare les fêtes saisonnières de l'Afrique du Nord dont *Achoura* est un raccourci, aux fêtes analogues de l'ancienne Asie Mineure et du bassin méditerranéen, cette explication perd toute sa valeur.

Comme toutes les anciennes fêtes égyptiennes, babyloniennes, syriennes, juives, grecques ou romaines qui se rapportaient à la mort, puis à la résurrection d'un Dieu, ou plus exactement du dieu de la végétation, *Achoura* présente un mélange à parties à peu près égales de deuil et de joie. D'autre part, nous avons vu que cette fête n'avait plus une signification précise, mais qu'elle était, selon une très heureuse expression de M. K. Doutté % un « centre de cristallisation de rites ». Parmi ces rites, il en est tout un groupe qui n'est pas observé à Rabat mais qui apparaît à *Achoura* dans différents points de l'Afrique du Nord.

1. D'ailleurs A n'importe quelle époque de l'année on ne prête pas volontiers de sel une fois la nuit tombée.

2. *Magie et Rel.*, p. 529.

3. Cette année cependant, grâce à l'initiative d'un Mokhaint du Dar el Makhzen, des manifestations de Carnaval analogues à celles qui ont lieu actuellement à Marrakech à l'occasion de *Aamtra*, ont été organisées à Rabat.

Le groupe de gens masqués porte le nom de *bsat* (probablement de !>-«.' se réjouir). On donne également le nom de *bsat* à une habitation en miniature en papier découpé, ornée de bougies allumées et qui est transportée processionnellement par le groupe.

Le *bsat* est accompagné d'un homme recouvert d'un costume en toile blanche piquetée de points bleus, qui est censé représenter une panthère. Lorsque le cortège est gêné par la foule des curieux, la panthère, qui est armée d'un solide fouet, pousse un hurlement et fait rapidement place nette.

La panthère figure traditionnellement dans le groupe du *bsat* ainsi qu'une énorme femme : *Hazzouna* et une étrange figure représentant probablement un serpent-ogre (*es-Sat*). Puis viennent les *derqaouas*, armés d'énormes gourdins, les juifs, le *uadlu'r* des *habous*, le *cadi*, l'écrivain public, le « *bachadour* » européen traînant une mitrailleuse en bois, la fille-mère qui recherche l'auteur de son malheur, etc., etc.

Chacun fait preuve dans son rôle d'une (inesse d'observation et d'un brio

Nous voulons parler des cérémonies de Carnaval qui très réduites dans certaines régions se sont développées dans d'autres, au point d'aboutir à de petites représentations théâtrales.

Or les recherches modernes ont prouvé que le Carnaval est le résidu de cérémonies primitives, qui, avec des variantes inappréciables, consistaient essentiellement dans le sacrifice d'un Dieu incarnant la force de la végétation <sup>1</sup>. On pleurait ce Dieu qui, par sa mort, assurait la vie à son peuple, mais aux lamentations succédaient bientôt les cris de joie annonçant sa réincarnation ou sa résurrection.

Plus tard, quand la haute signification du mythe eut été perdue de vue et quand la tragique réalité de la cérémonie primitive fut remplacée par le joyeux carnaval, on mêla sans ordre les lamentations burlesques aux cris de joie. C'est ce mélange qui s'observe dans le Moghreb, à diverses dates de l'année et particulièrement à *Achoura*.

\* \*

De bonne heure, s'est ouvert sur la place de Souq el ghezal, face à la qasbah des Oudaïa, un marché spécial, dit Souq el Achour. On vend dans ce marché des produits bien spéciaux et qui tirent une grande partie de leurs vertus du jour où on en a fait l'acquisition.

A droite du marché, au pied même de la qasbah, s'installent quatre ou cinq tentes d'apothicaires (aâtтарin). Ils vendent les différents simples usités dans la médecine et la sorcellerie arabes : remèdes contre le rhume, le mauvais œil et les maléfices de toute espèce, les maladies de la peau, les blessures, etc.. ou même servant à la fois à deux ou trois fins différentes.

étonnants. Tout est ridiculisé dans des scènes du meilleur comique : la religion et les confréries, le makhzen et ses fonctionnaires, la justice, les Européens.

Lorsque la séance est terminée, le « bsat » tout illuminé est amené processionnellement. Tout le groupe fait alors entendre un chant à allure liturgique, la « deqâ », qui, à Marrakech, est paraît-il exécuté parfois par deux cents personnes à la fois.

La patrie du bsat est Marrakech. C'est dans la capitale du Sud que devront être étudiées ces manifestations curieuses à plus d'un titre qui constituent l'embryon d'un véritable théâtre.

1. Cf. le dernier volume tout entier du *Rameau d'or* (Frazer) consacré aux « Cultes agraires et sylvestres ».

On vend pour un guerch ou une demi-peseta de petits sachets contenant une collection de remèdes dont la combinaison est particulièrement recommandée soit en médecine, soit en sorcellerie. Les simples ainsi mélangés sont généralement au nombre de sept.

Les tentes de « aâttarin » sont très fréquentées, mais la clientèle est fort discrète et les achats se font sans bruit ; les femmes glissent un mot à l'oreille du « aâttar » et en échange de quelques sous, emportent le mystérieux petit paquet contenant la drogue redoutable ou les parfums bienfaisants.

Il est recommandé de faire les achats de graines ou de parfums le jour *Admira*. Ces ingrédients en seront beaucoup plus efficaces. On les conservera l'année durant dans des vases en terre spéciaux, « qlalech el Achour » que l'on vend également au Souq de Achoura.

Certains de ces vases ont la forme d'amphores sans anses et mesurent environ 30 centimètres de hauteur. Ce sont les « khouabiiat ». Us sont badigeonnés de blanc et sont ornés d'un dessin rudimentaire consistant en un groupe de cinq traits rouges et verts, sur deux ou trois étages. On vend également des « khouabiiat » plus petits, mais ayant toujours la même forme.

Les petits garçons font l'emplette au même souq de petits récipients cylindriques en terre cuite non vernissée appelés « qlilchat ». Ils vont les remplir à la fontaine et moyennant une petite pièce de monnaie, versent cette eau sur le sol « âala loualidin ! » ' Autrefois la corporation tout entière des porteurs d'eau se donnait rendez-vous sur le souq el ghezal et chacun faisait verser sur le sol, qui une demi-guerba, qui une ou plusieurs guerbas d'eau pour le repos de l'âme des ancêtres. A Rabat, les femmes font encore arroser d'eau les tombes de leur famille.

On vend également au souq de l'*Achoura* de petits brûle-parfums « bouikherat el Achour » en terre cuite et badigeonnés de blanc. Les parfums brûlés dans ces petits vases sont d'un effet souverain et on emploie les « bouikherat » de préférence aux brûle-parfums en cuivre de fabrication moderne lorsqu'on a à sê parfumer contre la maladie, le mauvais œil, ou lors d'un accouchement.

« Khouabiat », « qlalech » et « bouikharat » portent le nom

**1. Pour les ancêtres ! c'est-à-dire pour le repos de l'âme des ancêtres.**

général de « qlilchat » et les petites filles chantent : « Achoura oum el qlilchat ! » (Achoura, mère des petits vases !)

Près des « aâttarin », les vendeurs « d'agouals » ont planté leurs tentes. Les « agouals » sont des tambourins oblongs en poterie ordinaire. Leur forme est à peu près celle d'un cylindre s'amincissant au milieu de sa hauteur et se terminant en tronc de cône, légèrement évasé. Sur la partie évasée est appliquée une peau de chèvre sur laquelle on frappe après l'avoir légèrement chauffée pour la tendre et la rendre ainsi sonore.

Les « agouals » sont soit en poterie nue, soit peints en rouge et ornés d'un dessin en traits croisés ; dans ce dernier cas, on les appelle aussi « taârija » (plur. taarej).

L'« agoual » est l'unique instrument dont l'usage soit permis durant *Y Achoura*. Il est recommandé d'en faire provision ce jour-là; ils sont reçus joyeusement à la maison aux cris de :

« agoual and el gououal »

" Cherahoum li baba ».

*(les agouals sont che^ le marchand d'agouals  
mon père me les a achetés).*

Le prix des agouals varie de un demi-guerch à un quart de douro, selon la dimension. Il en est de tous petits qu'on achète pour les enfants, et de très grands qui seront précieusement conservés jusqu'à *Y Achoura* prochaine. La dimension ordinaire est de 33 centimètres sur 12 centimètres.

On débite aussi au souq el Achour des sucreries et des gâteaux. Ces gâteaux ne présentent aucune spécialité.

Quelques boutiques assiégées par les enfants vendent des jouets d'importation européenne : fusils, pelotes, poupées, tambours, clairons, etc.. Les objets les plus bruyants sont ceux qui ont le plus de succès. A côté de ces boutiques se tient accroupi devant sa marchandise, un vieux représentant de la tradition qui offre, sans beaucoup de succès, d'humbles petits jouets de fabrication indigène : tourniquets destinés à faire du bruit, berceaux en miniature, marteaux automatiques frappant à tour de rôle et par le jeu d'une ficelle sur une enclume en bois, poule à forme monstrueuse picotant sa planchette lorsqu'on la balance.

Au fond du souq 'el ghezel, se placent les « naoâr » ou roues

de *Y Achoura*. Elles constituent évidemment pour les enfants le « clou » de la fête et ne désemplassent pas du matin au soir.

La roue verticale « zaâloula » est à douze places disposées trois par trois sur quatre rayons. Lorsque ces places sont toutes occupées, ce qui ne tarde guère, la « naôra » est mise en mouvement par deux solides gaillards. Le prix du voyage est fixé par enchères, au moins en ce qui concerne les dernières places libres et, la vanité des jeunes Rebâtis aidant, il est quelquefois fort élevé.

On tourne une quinzaine de fois dans un sens puis dans l'autre, puis de nouveau dans la première direction, etc., sans que le nombre de tours et la direction initiale de la « zaâloula » soient bien déterminés.

Lorsque la bruyante clientèle a pris place et avant que la roue ne soit mise en mouvement, les préposés à la « naôra » imposent le silence à leur petit monde et tous chantent :

**A Mounouno**

**A biidouna**

**A Mounouno**

**Atina dialna**

**A Mounouno**

**Atina grichats**

**A Mounouno**

**Atina rialats**

**A Mounouno**

**Menou Zouin irouah maâna.**

**O Mounouno ! blanchissez-nous ! (avec de l'argent.)**

**O Mounouno ! donne-nous ce qui nous revient !**

**O Mounouno ! donne-nous des guerchs !**

**O Mounouno ! donne-nous des douros !**

**O Mounouno ! Celui qui est gentil viendra avec nous !**

Dans l'esprit des propriétaires de la « zaâloula », ce chant constitue simplement une invitation à payer à l'adresse des enfants ; mais le mot Mounouno, qui n'a plus aucun sens aux yeux des indigènes donne à cette petite invocation une valeur singulière. Ce mot se rencontre en effet avec quelques variantes phonétiques dans un grand nombre de régions de l'Afrique du Nord et on le prononce sans le comprendre à différentes occasions : à *f'Achoura*, à Ennair ou au Carnaval de mars ; c'est le Boumenani de Tlemcen, le Bou Ini et le Bounan de l'Aurès

le Babiiannou d'Ouargla ' que M. E. Doutté a identifié « bonus annus ».

Ainsi, l'expression romaine est restée pour désigner l'antique fête du nouvel an et le sens de la chanson serait :

**O bonne année, enrichis-nous !**

Quant au rite de la roue, il est extrêmement répandu dans le folklore mondial. La roue joue un grand rôle dans les fêtes solsticiales de tous les peuples européens et on en trouve un peu partout des traces.

Outre les « zaâlel » il existe des balançoires quadruples à mouvement horizontal appelées « zita » (plur. « zitat »). Elles sont composées d'un pivot vertical supportant deux poutres en croix. A chacune des extrémités des deux poutres est suspendue une balançoire.

Ces « zitat » étaient seules à fonctionner autrefois à Rabat le jour de *Y Achoura*. Les « zaalel » se trouvaient à Salé et les Rebâtis traversaient le Bou Regreg en masse le deuxième jour de *Y Achoura* pour aller tourner à Salé et prendre part aux réjouissances de la ville voisine.

Lorsque le retour s'effectuait, vers le soir, des rixes éclataient toujours entre jeunes gens de Rabat et de Salé, et les Rebâtis s'embarquaient, pour traverser le fleuve, sous des grêles de cail-loux.

Les habitants des « Adouatin »<sup>1</sup> ne s'aiment pas et se lancent volontiers des quolibets, mais ne se battent pas : le Marocain des villes est indolent et craint naturellement les coups. On peut donc voir dans ces querelles annuelles et traditionnelles entre Rebâtis et Slaouis à l'occasion de *Y Achoura*, des combats agraires analogues à ceux qui ont survécu dans tout le bassin de la Méditerranée et qui réapparaissent au Carnaval, où seulement depuis quelques années, l'inoffensif confetti a remplacé les pois et les haricots qu'on se lançait autrefois à la figure.

\*

Le deuxième jour de *Achoura*, au matin, les femmes vont se rendre des visites. Elles se réunissent et se concertent pour se retrouver par groupes dans l'après-midi.

1. Biarnay, *Etude sur le dialecte berbère de Ouargla*, p. 212.

2. Les deux rives. C'est ainsi qu'on désigne souvent Rabat et Salé.

Après le dohor, vers deux heures et demie, elles se dirigent avec leurs enfants vers le marabout de Sidi-el-Yabouri au-dessous de la Qasbah des Oudaïa. Les petites filles sont fardées, parées et couvertes des plus beaux bijoux de leurs mamans, telles de jeunes mariées. Les petits garçons sont aussi couverts de leurs plus beaux habits.

On bavarde au milieu des tombes, face à l'Océan, on mange des fruits secs et des sucreries, puis petites filles et petits garçons touchent les pierres tombales et invoquent « Lalla Kessaba » :

**A lalla kessaba  
Aàtini rajel daba daba  
Lahitou qed chettaba  
(O lalla Kessaba,  
Donne-moi un mari de suite, de suite,  
Dont la barbe soit longue comme un balai !)**

Les petits garçons disent :

**A lalla Kessaba  
Aàtini niera daba daba  
(O lalla Kessaba,  
Donne-moi une femme de suite, de suite'.)**

Tout en chantant, les enfants s'examinent et sont examinés par les mères. On remarque les rillettes qui dans quelques années seront de belles jeunes filles. On demande des renseignements sur elles et quelquefois même on les suit pour connaître leurs habitations qu'on aura éventuellement à indiquer aux « khettaba » (demandeurs en mariage).

Vers trois heures, femmes et enfants remontent en blanches théories jusqu'au marabout de Lalla Aïcha-el-Yabouria qui domine le Souq el Ghezal. On s'installe sur l'herbe au pied des pierres tombales, et les petites filles, parées et sérieuses comme des épousées, regardent tourner les roues où déjà leurs frères se sont précipités.

i. Lalla Kessaba n'est pas connue dans l'hagiologie maugrèbine : elle n'a jamais existé. La racine signifiant pourvoir aurait le sens de « pourvoyante » et la petite invocation des fillettes de Rabat pourrait se traduire ainsi :

**O celle qui pourvoit !  
Pourvois-nous d'un mari de suite, de suite !  
etc..**

Le moussem de Lalla kessaba avait lieu autrefois dans le vieux cimetière de Sidi Makhlouf à l'extrémité du mellah. Depuis trois ou quatre ans, pour des raisons diverses, les femmes ont déserté Sidi Makhlouf au profit de Sidi-el-Yabouri et de Lalla Aicha-el-Yabouria, mais on va encore à Sidi Makhlouf le premier jour de la lune de Rejeb<sup>1</sup> pour y invoquer Lalla Kessaba.

Les mariages collectifs ont dû exister dans l'ancienne société berbère. Des traces significatives en ont été relevées notamment à Ouargla<sup>2</sup>. Il est fort probable que le Moussem de Lalla Kessaba est un débris de ces anciens usages.

Le troisième et dernier jour de *Y Achoura* ne présente rien de particulier. Comme les deux jours précédents il amène à la ville nombre de gens des tribus voisines, qui viennent faire des emplettes. Il est bon d'acheter beaucoup à *Achoura* : « Elli ifecel f'Achoura ifecel lâm kamel » (Celui qui fait coudre, tailler des hifcits à *Y Achoura* fera coudre toute l'année.)

\*

\*\*

Le 20<sup>e</sup> jour de *Y Achoura* au soir, le « tebeul » et la « ghita » se font entendre au Dar-el-Maghzen, chez les principaux notables et les Cheurfas. C'est la fin des rites de deuil pour ceux, assez rares, qui les observaient encore. *Y!Achoura* est terminée.

F. CASTELLS,

Inspecteur des Télégraphes.

1. Ce jour est appelé lilla kbira drjeb (La grande nuit de Rjeb).

2. Biarnay, *op. cit.*, Appendice, p. 379.